



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n° 18 – juillet 2011

*Les pérégrinations d'un gentilhomme
linguiste. Hommage à Claude Caitucoli.*

Numéro dirigé par Fabienne Leconte

SOMMAIRE

Fabienne Leconte : *Présentation.*

Papa-Alioun Ndao : *Politiques linguistiques et gestion de la diversité linguistique au Sénégal : aspects sociolinguistiques.*

Abou Bakry Kébé : *Contacts de langues et médias : le discours journalistique en wolof à l'épreuve du parler ordinaire sénégalais.*

Moussa Daff : *Esquisse pour une démarche méthodologique de didactique convergente dans l'enseignement bilingue en francophonie africaine : cas du partenariat didactique français/wolof au Sénégal.*

Birahim Thioune : *Didactique du conte et du récit imaginé à l'école primaire : propositions de démarches pour un projet expressif, dans des classes de langue au Sénégal.*

Fallou Mbow : *Paratexte et visée de l'énonciation romanesque en littérature africaine.*

Mamadou Lamine Sanogo : *Pour une prise en compte des langues minoritaires dans les politiques linguistiques. Le cas de l'Union africaine.*

Véronique Miguel Addisu : *Lecture altéro-réflexive d'une recherche doctorale impliquée : notes ethno-sociolinguistiques.*

Sophie Babault : *Peter Pan, la Petite Merveille et l'Andrian'School : la dénomination des établissements scolaires comme indicateur sociolinguistique en contexte plurilingue.*

Foued Laroussi : *Le plurilinguisme en milieu scolaire à Mayotte.*

Régine Delamotte-Legrand : *Répertoires langagiers des enfants et langues de l'école à Mayotte comme ailleurs.*

Fabienne Leconte : *Conflits de légitimité autour du passage à l'écriture de langues minorées.*

Danièle Moore et Margaret MacDonald : *The name can only travel three times. Nomination des nouveaux nés et dynamiques identitaires plurielles. Qu'en disent vingt jeunes mères stó:lō de Colombie-Britannique ? Ou de quelques récits de la transformation.*

Clara Mortamet : *Adhérents, dissidents, objecteurs et militants, la diversité des positionnements face à la norme.*

Robert Nicolai : *Comment Dieu créa le Monde et quel Monde Il créa ou la re-élaboration d'une mythologie à propos de l'origine des langues... à l'ombre du politiquement correct.*

Didier de Robillard : *Vers des processus qualitatifs d'évaluation de la recherche ? Perspectives sociolinguistiques à travers l'évaluation à fins éditoriales.*

Compte-rendu

Jeanne Gonac'h : *Robert Nicolai, 2011, La construction du sémiotique – Sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs de la communication, Paris, L'Harmattan, 162 pages, ISBN : 978-2-296-54383-6.*

COMMENT DIEU CREA LE MONDE ET QUEL MONDE IL CREA OU LA RE-ELABORATION D'UNE MYTHOLOGIE A PROPOS DE L'ORIGINE DES LANGUES... A L'OMBRE DU *POLITIQUEMENT CORRECT*

Robert Nicolaï

Université de Nice et Institut universitaire de France

Lundi : Le politiquement correct, en général

Pourquoi diable avoir choisi ce thème du *politiquement correct* ? Peut-être par agacement. Penser à la mouche du coche... Elle est là. Mais c'est aussi parce que le coche est là qu'elle est là. C'est sans doute inéluctable : peut-on penser (à) un coche sans sa mouche ? Il y a une relation duelle de cette nature entre les phénomènes actualisés dans le *ici et maintenant* et la modalité de leur actualisation. Peut-on penser (à) une quelconque manifestation sans sa modalité de présentation ? En tout état de cause, le fait est patent. Dès lors, il fait débat.

Tout d'abord, je vais partir de quelques thèmes recueillis sur Internet (pris comme baromètre). Ils montreront l'actualité d'une question souvent renvoyée à la considération de dénominations censées masquer une représentation donnée ou une réalité tabouée sous un terme euphémisant, ou encore, supposée estomper la valeur conflictuelle qu'ils recèlent potentiellement. Autrement dit, dans sa perception première et dans un contexte socialement défini, le *politiquement correct* annihilerait la négativité perçue de référents considérés en eux-mêmes, ou à tout le moins, il gommerait les significations secondaires péjorées que seraient censées véhiculer les formes linguistiques, langagières ou comportementales qui permettent de les nommer. Il s'agirait donc d'un *procès bien connu d'effacement symbolique ou de transformation d'un certain nombre de représentations du monde, et dans le monde*. Je retiens pour commencer les quatre attitudes suivantes, souvent affichées à son égard.

La non-distanciation, ou la posture « dites »

Ici, nous sommes dans le cas où le *politiquement correct* est donné comme une pratique sociale qu'il faut valoriser et donc, qu'il convient de développer. Alors, lorsque ses tenants s'attachent à le présenter, cela conduit à des explicitations qui tendent à montrer son intérêt au plan sociétal et à mettre en évidence sa valeur éthique. L'exemple qui suit, recueilli sur un site dont le but affiché est d'aider à développer une discursivité *politiquement correcte* à des fins pratiques de pédagogie sociale en contexte multiculturel (http://www.worldenough.net/picture/French/index_fr.html), se propose d'en fournir une définition « neutre » et donc, ostensiblement politiquement correcte par là même :

Politiquement correct est une expression utilisée dans divers pays pour décrire l'intention réelle ou prétendue de poser les limites de ce qui doit être considéré comme une façon de parler et de penser convenable dans les discussions en public. Le terme porte souvent une connotation péjorative ou ironique qui traduit la bonne volonté excessive de la part de certains libéraux de modifier le langage et la culture [...]. Selon les critiques, le plus souvent conservateurs, du « mouvement politiquement correct », comme ils le nomment, P.C. entraîne censure et manipulation sociale, et a influencé l'art populaire comme la musique, la littérature, les beaux-arts et la réclame.

La distanciation légère ou la posture « ne dites pas »

Là, le phénomène du *politiquement correct* est saisi par le lexique. Des transformations, des réattributions de sens et un jeu de descriptions définies sont empiriquement identifiés et il introduit la danse des nouveaux *dites // ne dites pas* et ses implications politico-sociales à travers les figures imposées de la valorisation ou stigmatisation des emplois. C'est donc une pratique de (re)dénomination et de (re)conceptualisation toujours corrélative d'une mise en signification et d'une élaboration de normes sociales censées aller vers une modification du « ressenti individuel et collectif » à travers les interactions humaines. Positivement considérée dans certains contextes, elle peut faire l'objet d'une stigmatisation légère et d'une mise à distance humoristique comme dans l'exemple suivant.

France-jeunes.net... Leçon numéro 1 : Ne dites pas : « Sa race de prof de maths il m'a encore collé j'ai trop les nerfs, en plus je devais aller traîner avec Momo mercredi, je vais lui faire sa fête à ce con ! »

Dites plutôt : « Je suis exacerbé par l'audace de l'enseignant chargé de nous inculquer ses connaissances en matière de mathématiques, en effet, celui-ci a cru bénéfique de répondre à nos insultes et retards répétés en nous intimant l'ordre de nous rendre dans notre établissement scolaire mercredi. Ce qui m'exaspère au plus haut point, c'est que ce jour là, justement, mon compagnon Mohamed ainsi que moi-même, devions nous divertir en nous promenant dans les rues de notre magnifique ville, ce qui évoquait en moi un plaisir extrêmement vivace. Si ce scélérat persiste, je me verrais contraint de sévir en étant violent ».

Les deux dernières postures se veulent plus radicales et dénoncent explicitement cette pratique en la mettant violemment en cause. L'accusation porte sur une tentative d'imposition de contraintes (le plus souvent langagières et lexicales) que promeut le *politiquement correct* en agissant sur les comportements et les jugements des personnes ; but qui est toutefois recherché par ceux qui militent en sa faveur. On perçoit deux niveaux dans la stigmatisation :

La stigmatisation lourde ou la posture du rejet

La dénonciation porte sur le constat de l'état présent en tant qu'il floute le référent et procède à des censures. Par exemple ce texte d'humeur trouvé sur [www.journalechange.com/polemistes/politiquement cretin.htm](http://www.journalechange.com/polemistes/politiquement_cretin.htm)) et qui pointe la pratique du floutage :

Pour les défenseurs du politiquement correct, le vocabulaire a été créé par les blancs, mâles, racistes et sexistes. Dans leur esprit hautement nuancé, l'usage répété de ces mots induit un sentiment d'infériorité. Cela est révélateur de l'idéologie politiquement correcte [...]. Si l'on suit ces arguments, on comprend bien qu'il est nécessaire de changer ce vocabulaire qualifié « d'opresseur ». Un dictionnaire politiquement correct permet d'éviter les erreurs grossières. Ne parlons plus de « chairman ». Quelle horreur aux yeux des politiquement correct ! Parlons plutôt de « chairperson ». Le terme « woman » est sans aucun doute sexiste. Utilisons plutôt le terme de « womyn » qui est beaucoup plus neutre. La France n'est malheureusement pas épargnée par cette vague venant d'outre

atlantique. L'immigré clandestin a été rebaptisé récemment. On parle désormais de sans papiers (peut-être le clandestin a-t-il perdu ses papiers à l'aéroport). Les médias relayent cette fièvre d'égalitarisme trompeur. Le vocabulaire employé est devenu totalement aseptisé tant au niveau politique que culturel.

Ou encore ce texte de mise en garde récupéré sur Planete-UMP.fr qui souligne la censure :

Deux nouvelles maisons d'édition de littérature enfantine ont récemment émergé en Suède [...]. Leur finalité étant d'instiller aux enfants des valeurs sociétales supposées libérales.

Leur but étant de créer des histoires qui ne tiennent compte ni du sexe, ni de la sexualité, ni de la race du ou des personnages mais que les enfants puissent, en les lisant, se créer leur propre identité tout en ayant une autre approche sur les différences [...].

Désormais, avec ces nouveaux livres pour enfants [...] la garantie est assurée d'avoir des contes qui respectent les valeurs telles que la démocratie, l'égalité et la diversité. La chasse est désormais lancée aux références stéréotypées qui attribuent les rôles traditionnels des sexes et les préjugés compromettant la liberté individuelle. Ainsi, terminé les petites filles « toujours habillées de rose » ou les petits garçons en bleu [...]. Il s'agit, selon les éditeurs, de « briser les rôles traditionnels et offrir aux enfants des modèles plus larges ». Par exemple, un livre conte l'histoire d'un garçon aux sandales roses et celle d'une fille aimant faire des bruits de pets avec ses dessous de bras et qui a deux papas. [...]. Toutefois, il est permis de se demander s'il ne s'agit pas là d'une certaine forme de « propagande » et que l'on instille une nouvelle forme de « politiquement correct » très tôt [...]. Et l'on peut se demander [...] si ... les contes de Charles Perrault seront toujours autorisés à la publication. Attention quand même : à force de vouloir rendre la société trop tolérante, on la rend intolérante justement.

La stigmatisation dramatisée ou la posture de l'anathème

Ici le rejet est plus radical. Dans cette perspective, le parler *politiquement correct* est appréhendé en tant que version insidieuse d'une contrainte à visée potentiellement totalitaire appliquée sur les modalités du penser, qui viserait très précisément à faire perdre leur capacité de critique, ^{d'appréciation} et d'analyse à ceux qui l'utilisent. Cette dénonciation hypertrophie donc l'effet des stigmatisations lourdes en les renvoyant potentiellement aux « langues de pouvoir » à travers des références historiques telles que l'élaboration sociale de la LTI du 3^e Reich (Klemperer 2003), ou la langue de bois du régime soviétique. En toile de fond, c'est la référence littéraire (bien connue et dès lors... très conventionnelle) au 1984 de George Orwell qui est donnée en symbole (le newspeak / la novlangue)... :

Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mot pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens sera rigoureusement délimité. Toutes les significations subsidiaires seront supprimées et oubliées.

Une analyse des effets des « langues de pouvoir » et une réflexion sur l'impact de cette pratique sur nos comportements sociaux¹ sont alors proposées. Ainsi J. Dewitte (2007 : 29)

¹ Fr.-B. Huyghe (http://huyghe.fr/actu_202.htm) qui d'ailleurs n'identifie pas le *politiquement correct* à une « langue de pouvoir » mais, de façon plaisante, à une « langue de coton » (1991) dira que « [l]es vraies langues de pouvoir ... cherchent à s'imposer à tous pour unifier les cerveaux [...]. D'une part, elle empêche de dire ou de penser certaines choses. D'autre part, elle formate les esprits des locuteurs, crée des associations, des disciplines, des habitudes mentales. [...] Pour être plus précis, une langue de pouvoir, (...) doit faire trois choses : - Interdire (qu'il s'agisse d'interdire de formuler certaines thèses... ou tout simplement, interdire de

commentera le *politiquement correct* en notant cette perversion que « *lorsque la visée d'égalité devient absolue, elle ne tolère plus d'Autre* ». Il remarquera que « *le discours social que nous tenons ou que nous sommes tenus de tenir, comporte des traits totalitaires* », pour finir par constater que « *lié à une épuration du langage, le politiquement correct conduit à une situation où il devient impossible de nommer des réalités taboues et où s'impose un langage codé reposant sur une batterie d'équivalents et d'euphémismes. Réapparaît ainsi un langage plombé, clivé entre un discours « public » (celui de la politique ou des médias) et une langue commune* ».

Mardi : Les niveaux de la problématisation

Après cette typologie des modalités, il est loisible de chercher dans quelle mesure nous sommes acteurs dans les procès du *politiquement correct*. Je peux distinguer plusieurs niveaux selon la façon dont nous nous posons. Ainsi :

1) nous sommes des *acteurs sociaux* nécessairement précontraints par des systèmes de règles et de normes dont la prégnance n'est pas toujours perçue dans les contextes de la communication ordinaire ;

2) nous sommes des *sujets humains* déterminés par nos interprétations des phénomènes, nos désirs et nos stratégies qui contribuent à orienter notre activité d'élaboration et de sélection des connaissances, d'effacement, de rétention ou de construction de sens ;

3) nous sommes des *échangeurs d'énoncés* dont la fonction complexe est loin de se limiter à la transmission d'une information dénotative, ce qui résulte de notre statut d'acteurs sociaux et de sujets humains ;

4) nous sommes aussi des *producteurs et des diffuseurs de connaissances* sur le monde qui nous inclut ;

5) enfin, nous sommes encore des *évaluateurs* qui, continuellement, affirmons, imposons, rejetons ou éludons ce qui nous est donné à connaître.

Parallèlement – et c'est là le dernier niveau de problématisation :

6) nous sommes également des *constructeurs de langage*, insérés dans des dynamiques d'élaboration linguistique et langagière qui nous déterminent et que nous déterminons au travers de procès dont la circularité et la plurivocalité sont à analyser.

Il y a donc une inhérence et une inéluctabilité du *politiquement correct* dans toute manifestation humaine, quelle qu'elle soit. Il y a donc là la potentialité d'un jeu politique concerné par la contrainte sociale et par le masquage et la réinterprétation des faits/phénomènes à l'intérieur d'un constant procès sémiotique².

Le *politiquement correct* va donc relever :

a) de la *construction sociale ordinaire* en tant que répétition, imposition et « cimentage » d'un ordre socialement reconnu et avalisé, quelle que soit la façon dont nous nous plaçons par rapport à lui ;

b) de la *construction des connaissances* en tant qu'activité continue fonctionnelle dans notre espace social, car toute construction de connaissance contient dans ses attendus et ses présupposés une référence aux déterminations sociales qui l'autorisent et aux « dits » qu'il est licite de développer dans les termes de cette connaissance-là ;

comprendre au non-initié) – Rassembler : créer une relation de similitude ou de familiarité entre ceux qui emploient le même langage – Classer : imposer de ranger certaines réalités ou certaines idées dans certaines catégories ».

² Et certes, il y a là un « linguiste » qui sourd ! En effet, nous sommes partie prenante de la restructuration continue de l'outil linguistique et des procès de reconstruction de sens qui ne peuvent pas ne pas intégrer les mises en signification introduites par l'emploi réitéré des formes linguistiques et langagières ; soit donc par l'intégration d'une 'historicité' où la pratique du 'politiquement correct' ne peut pas ne pas avoir sa place.

c) de l'*élaboration idéologique* car il renvoie à des représentations structurées sur la base de « signifiants-images » qui fonctionnent socialement comme des « caches / masques » face à un *existant conceptuel* blanchi et non analysé.

Il se manifestera sous la forme :

- d'une *injonction*, à travers la prégnance de l'ensemble de ses valeurs présupposées et contraignantes ;
- d'une *pratique*, à travers des procès d'allégeance à la norme du moment, une ritualisation de l'emploi de ses formes, le renvoi implicite à un *establishment de référence* et à ses éventuelles valeurs ;
- d'une *représentation*, en rapport avec les constructions sémiotiques qu'il introduit nécessairement et l'élaboration « mythologique » que, corrélativement, il intègre tout en reconstruisant la nouvelle historicité d'un « dit » renouvelé et blanchi³.

En effet, la dynamique du *politiquement correct*, à travers la sociabilité qu'elle génère, promeut ou impose est toujours en relation de dépendance avec une élaboration mythologique au sens de Barthes (1957). Et cela n'est pas anodin car pour être normale, cette élaboration mythologique n'en est pas moins lourde de signification. Pour autant, ce n'est pas l'amorce d'une transformation dramatique vers un monde orwellien. Certes, tendanciellement, l'on n'est peut-être jamais à l'abri d'un monde orwellien que son auteur avait imaginé à l'aune de nos totalitarismes contemporains. Mais ce cas relève du drame et donc, du potentiellement évitable car le drame n'a pas en lui-même de caractère d'inéluctabilité. En tout état de cause ce n'est pas la diabolisation de ce *politiquement correct* qui est suffisante pour changer la donne bien que, « politiquement », celle-ci puisse de temps en temps ouvrir sur une plus grande exigence de lucidité et une vigilance accrue des acteurs humains sur ce qu'ils font dans leurs activités ordinaires.

Ce qui (m')apparaît, c'est que la manifestation du *politiquement correct* ne pouvant pas relever de l'évitable, la stigmatiser ne saurait conduire à son éradication⁴. En revanche, il importe de l'appréhender pour ce qu'il est. Ce n'est pas l'existence du *politiquement correct* en soi qui peut poser problème puisque sa pratique semble intimement liée à toute conduite sociale, c'est plutôt sa non-reconnaissance en tant que phénomène et de ce fait, la non-reconnaissance des contraintes qu'il impose sur l'individu et sur le groupe, car c'est toujours d'une position *politiquement correcte* qu'on stigmatise une autre pratique *politiquement correcte*. C'est donc de là qu'il vaut la peine de partir. Compte tenu de cette complexité, la saisie la plus intéressante ne gît pas dans la mise en spectacle d'un « jeu frontal » entre positions et propositions qui, implicitement, suggérerait qu'il peut ne pas être présent.

Mercredi : Le *politiquement correct* et le sémiotique

Pour un linguiste, et hors du débat sociétal, une attention envers les pratiques *politiquement correctes* lui permettra d'enrichir la réflexion sur les fonctionnalités du langage et sa nature sémiotique car la plurivocité de sens et l'effacement potentiel, les références connotatives, les déplacements de signification(s) que montrent (qui se montrent dans) le jeu de ce *politiquement correct* ne sont pas de simples manifestations secondaires ; ce ne sont pas des modalités « malignes » que des acteurs sociaux « pervers » développeraient en contravention

³ On sait que l'argent blanchi a perdu son histoire.

⁴ Autrement dit, si l'on pousse le phantasme à sa limite, ce n'est pas du tout au *dramatique* des événements que le *politiquement correct* renvoie, mais à l'inéluctabilité d'un *tragique* (parfois tragi-comique) inhérent à notre condition.

avec un idéal de désignation référentielle rigide censé être (donné pour) la fonctionnalité normale du langage dans son usage, à travers des systèmes de normes avalisés et bien codifiés. Et il est intéressant de relever cette autre remarque de Dewitte (*op.cit.* : 14-15) :

Le postulat d'un pouvoir créateur [du langage] va à l'encontre d'une conception très répandue qui consiste à ne lui attribuer qu'un rôle secondaire et instrumental. Il ne serait que la mise en mots d'une réalité préexistante (les mots ne seraient pour ainsi dire que des étiquettes apposées sur les choses). C'est contre cette subordination instrumentale que l'on reconnaît au langage un rôle créateur ou constituant, dans la mesure où il ne désigne ou ne dénote pas simplement certaines choses, mais où il fait advenir ou fait être ce qu'il nomme. Il ne reproduit pas seulement la réalité, il la produit jusqu'à un certain point – la modifie, l'induit ou la crée. L'important est de maintenir de front, de manière tendue et inconfortable ces deux exigences.

Il est également intéressant de s'attacher aux considérations du Barthes « réflexif » (1975 : 646) qui, vingt ans après *Le degré zéro de l'écriture* (1953) et ayant alors « dépassé » le structuralisme, notait : « *La dénotation serait un mythe scientifique : celui d'un état « vrai » du langage, comme si toute phrase avait en elle un étymon (origine et vérité). Dénotation/connotation : ce double concept n'a donc de valeur que dans le champ de la vérité. Chaque fois que j'ai besoin d'éprouver un message (de le démystifier), je le soumetts à quelque instance extérieure... qui en forme le substrat vrai. L'opposition n'a donc d'usage que dans le cadre d'une opération critique analogue à une expérience d'analyse chimique : chaque fois que je crois à la vérité, j'ai besoin de la dénotation* » Il donnait alors à réfléchir sur la fonctionnalité du langage qui implique, ainsi que je l'ai mentionné ailleurs en partant d'autres considérations⁵, la présence inéluctable de l'acteur⁶ et la non-nécessité d'un appel à la « vérité ».

De fait, on retrouve tout aussi bien cet idéal (cet objectif, cette assignation) de rigidité de la désignation référentielle en arrière-plan dans certaines théories linguistiques ou dans l'imaginaire collectif naïf ; idéal qui est un *sous-produit* (dérivé d'une réduction *illégitime* et courante des fonctions du langage renvoyées à la base d'une logique bivalente⁷) en contravention avec le fonctionnement ordinaire du langage et la dynamique normale de l'évolution des langues, mais que nous rappellent sans aucune ambiguïté les pratiques populaires lorsqu'elles opposent les « vrais » aux « faux », qu'il s'agisse de champignons, de volatiles ou autres.

Le renvoi à des langues « parfaites », lorsqu'elles ne se réfèrent pas à un indicible dans lequel elles se perdraient, présuppose que cet idéal est atteignable sinon atteint. Ainsi, lorsqu'on retient cet idéal, on peut concevoir comme allant de soi la pratique qui revient à remplacer le signifiant d'un signe A (d'une proposition A) par le signifiant d'un signe B (d'une proposition B) afin d'effacer symboliquement une partie du sens du signe A (de la proposition A). En effet – dans l'horizon d'une langue parfaite – dès lors que le nouveau signe est créé par l'adjonction d'un nouveau signifiant, soit donc désormais A' (signe ou

⁵ Cf. Nicolaï, 2007, 2011. Corrélativement, il est cocasse de constater que c'est chez des auteurs « illégitimes » du point de vue de LA linguistique que fusent des propositions intéressantes sur les fonctionnalités du langage (Cf. Barthes ou Dewitte pour les auteurs cités).

⁶ C'est alors que, prenant la place d'un Il qu'il aurait ainsi objectivé, Barthes pose que « Il se sent solidaire de tout écrit dont le principe est que le sujet n'est qu'un effet de langage. Il imagine une science très vaste, dans l'énonciation de laquelle le savant s'inclurait enfin – qui serait la science des effets de langage » (1975 : 656)... et en appelle à une « linguistique vraie, qui est la linguistique de la connotation ». Notant encore incidemment que « dans l'étymologie, ce n'est pas la vérité ou l'origine du mot qui lui plaît, c'est plutôt l'effet de surimpression qu'elle autorise : le mot est vu comme un palimpseste : il me semble alors que j'ai des idées à même la langue – ce qui est tout simplement : écrire (je parle ici d'une pratique, non d'une valeur) » (*op. cit.* : 662).

⁷ Et vive la langue de bois !

proposition), son sens est censé être transformé dans cette nouvelle attribution par la grâce d'une sorte de mise à zéro d'un « compteur d'enrichissement connotatif » dont l'effectivité résulterait du postulat de « rigidité référentielle ». Corrélativement, lorsqu'il s'agit d'une proposition, elle est *a priori* dotée d'une valeur de « véracité » rétro-justifiée par sa non mise en question même. Le A', désormais vierge d'histoire, devient la base d'une nouvelle historicité jusqu'à ce que son emploi répété et sa mise en signification dans les contextes d'utilisation ordinaire instillent par la rétention de ces utilisations successives un nouvel enrichissement du sens, condition de l'utilisation du langage et fonctionnement classique (connu de tous les linguistes) à la base de toutes les désignations euphémisées. C'est là l'outil de base des « dites // ne dites pas » et le fonctionnement ordinaire du langage.

Jeudi : Le politiquement correct et la construction des connaissances

Mais le *politiquement correct* va au-delà des jeux de langage sur les désignations et il concerne tout autant les procès de construction des connaissances. Ici il ne s'agit plus de l'euphémisation des mots « choquants » mais de la validation et de la définition de pertinence de propositions convenues énoncées sur le monde, et donc de la valeur de croyance – sinon de vérité – qu'il convient d'attribuer à des assertions proférées comme relevant de l'évidence et de la normalité. Il correspond à la fois à une nécessité et à un jeu d'œillères. C'est sans doute ce que subodorent les tenants d'une « stigmatisation lourde ». Méthodologiquement, en tant que je m'intéresse particulièrement au langage, j'exemplifierai deux focales : l'une générale (le *scientifiquement correct* en général) et l'autre spécialisée (le *linguistiquement correct* en particulier), avant de présenter une étude de cas dans le domaine linguistique.

Le scientifiquement correct en général

Il s'illustre de propositions *politiquement correctes* ordinaires. En voici une poignée : *il y a un progrès continu dans le domaine scientifique ; la connaissance scientifique est objective ; il y a des sciences dures et des sciences molles ; la plupart des spécialistes pensent que « X », en conséquence, « Y » ; il a été statistiquement démontré que A, B, C.*

On n'envisage généralement pas de nier directement de tels énoncés, non pas parce qu'on y croit sans faille⁸ mais parce qu'ils font *a priori* l'objet d'un tel consensus que cela leur donne toute la force idéologique d'énoncés politiquement corrects, c'est-à-dire d'énoncés conformes à ce qu'il convient de dire (faire, croire) dans l'establishment concerné. Nous sommes au cœur du problème. Qui défendrait leurs contraposées sauf à entrer dans des explications longues⁹ et de toute façon hors de propos dans le contexte ordinaire de profération des énoncés initiaux ? Car énoncer « il y a un progrès continu dans le domaine scientifique » ou encore « la connaissance scientifique est objective » n'est pas proférer des énoncés à l'attention des scientifiques mais plutôt pour l'édification d'un public « ordinaire » : celui pour qui la doxa des spécialistes revisitée par le sens commun fait loi. A partir de là, soit on nie en bloc ces énoncés (ce qui met hors champ le « proférateur » de la contraposée : Diable ! Cet apostat ne deviendrait-il pas « imprécateur » ?!), soit on les accepte... Mais ce faisant, on conforte leur force idéologique. De toute façon, chaque nouvelle énonciation conforte cette force idéologique.

⁸ Penser à Nietzsche : « Nous ne savons toujours pas d'où provient l'instinct de vérité, car jusqu'à présent nous n'avons entendu parler que de l'obligation de mentir selon une convention établie, de mentir en troupeau dans un style que tout le monde est contraint d'employer. A vrai dire, l'homme oublie alors que telle est sa situation. Il ment donc inconsciemment [...] ... et c'est même par cette inconscience-là, par cet oubli qu'il en arrive au sentiment de la vérité » ([1873] : 408).

⁹ Cf. Huyghe (1991) pour la mise en évidence ludique du jeu de la contraposition.

Nous pouvons toutefois percevoir la fonction de « signifiants occultants » de ces énoncés, leur valeur de catégorisation *a priori*¹⁰, la référence constante à la légitimité du « plus grand nombre » (« la plupart des spécialistes pensent que... ») qui, à la fois dédouane ce « plus grand nombre » de la responsabilité de son choix et conforte la position qu'il retient. On peut ainsi y retrouver le poids de l'idéologie au sens barthésien, c'est-à-dire « *ce qui se répète et consiste (par ce dernier verbe elle s'exclut de l'ordre du signifiant)*¹¹ » (*op.cit.* : 680). Entendons évidemment *consiste* comme « être avec ».

Le politiquement correct en linguistique

Tout autant que le *scientifiquement correct en général*, le *politiquement correct* est illustré en linguistique par quelques propositions simples. En voici un florilège¹² : *la linguistique est une discipline scientifique ; la linguistique est une science jeune ; il y a une faculté de langage innée et universelle, proprement humaine ; les lois du changement phonétique sont régulières et sans exception, au même titre que les lois de la nature ; il existe un noyau dur de la linguistique ; il y a une nécessaire unité que nous devons retrouver sous la diversité des formes linguistiques ; les langues actuelles dérivent nécessairement d'une langue originelle.*

Avec de tels énoncés l'on entre concrètement dans le débat, et à la question « *Qu'est-ce qui est « intéressant » à propos du politiquement correct ?* », je répondrai :

- les procès auxquels nous participons en tant que chercheurs, consommateurs et diffuseurs de connaissances (linguistiques dans notre cas) dans leur généralité et dans leurs dimensions anthropologiques (pratiques et symboliques) ;
- les représentations élaborées en rapport. Il s'agit des représentations et états de connaissances tenus pour acquis.

A la question « *Qu'allons-nous chercher à approcher ?* », je répondrai :

- les contraintes sociales, les implicites et les présupposés qui participent de l'arrière-plan des choix théoriques du moment ;
- l'impact réel ou potentiel des stratégies individuelles ou collectives des chercheurs, des diffuseurs, des Institutionnels et des consommateurs de connaissances qui sont les nécessaires acteurs de ces procès.

A la question « *Pourquoi ?* », je répondrai encore : parce que, consciemment ou non, ils participent :

- à la construction, au figement et à la transformation des questionnements donnés pour légitimes et pour acceptables dans le *hic et nunc* ;
- aux procès auxquels nous participons en tant que chercheurs, consommateurs et diffuseurs de connaissances ;
- aux représentations élaborées en rapport.

¹⁰ Par exemple, dans les fichiers d'experts de l'AERES, il y a une classification explicite entre trois domaines : « sciences dures », « sciences du vivant » et « sciences humaines et sociales ». Au qualificatif « sciences dures » ne s'oppose pas ici le qualificatif « qui va de soi » « sciences molles ». Tout comme dans la classification de nos départements français ne s'oppose plus le département des « Hautes-Alpes » au département des « Basses-Alpes » qu'un transfert dénomiatif à « relevé » en « Alpes de Haute Provence ».

¹¹ Et là, Barthes constate dans la tradition des constructions mythologiques : « *Il suffit donc que l'analyse idéologique (ou la contre-idéologie) se répète et consiste (en proclamant sur place sa validité, par un geste de pur dédouanement) pour qu'elle devienne elle-même un objet idéologique* » et pose la question : « Que faire ? ». Il y répond ainsi : « *Une solution est possible : l'esthétique... C'est peut-être là le rôle de l'esthétique dans notre société : fournir les règles d'un discours indirect et transitif (il peut transformer le langage, mais n'affiche pas sa domination, sa bonne conscience)* ».

¹² Penser par exemple à la présentation de S. Auroux « *Le linguistiquement correct* », Séminaire de l'ISH «Épistémologie et méthodes en sciences humaines» (11 mars 2004).

S'intéresser de ces points de vue aux contraintes imposées par la tradition, introduites par les « Establishments » décideurs dans le domaine de la recherche, induites par l'opinion des pairs censeurs et recenseurs (financements et reconnaissances symboliques) me semble être un nécessaire exercice de gymnastique pour une meilleure santé mentale et une meilleure compréhension de la façon dont se développent les mythologies qui nous ensèrent. C'est pourquoi je vais m'attacher à un cas récent de forçage scientifico-social dans l'espace de la recherche en linguistique. Je l'étudierai non pas dans son contenu scientifique mais dans la modalité de son imposition. Là où à la fois l'*activisme* à connotation académique, la *manipulation* médiatique et la *construction* « mythologique » ont su se rejoindre pour parvenir à légitimer, sinon imposer, un certain « renouveau scientifique » et à structurer des positions de pouvoir symbolique et matériel.

Vendredi : Une étude de cas : la question de l'origine des langues

Commençons par raconter une histoire. Il était une fois une question d'hier, mais aussi une question d'aujourd'hui : celle de *l'origine des langues*. Il s'agit d'un thème privilégié pour des Mages et des Poètes. Mais est-ce tout ? Non, bien sûr, sinon l'on n'en parlerait pas ici ! En effet, après que, pendant plus d'un siècle, l'on a laissé en friche les questionnements à prétention scientifique touchant à ce propos, voici que depuis environ 30 ans d'autres repères, d'autres phénomènes, d'autres dynamiques réactualisèrent cette question. Alors, un jour, à l'inspection de l'état du monde linguistique cela finit par s'imposer aux observateurs attentifs et une réflexion sur *l'histoire de la linguistique* en assura le constat :

Depuis les années soixante dix du vingtième siècle, les études sur l'origine des langues se sont multipliées dans le monde entier au point d'être considérées comme le secteur moteur de la recherche linguistique.

Il s'agit d'une réorientation profonde puisque le développement de la linguistique moderne a été assuré par le rejet de cette question hors de la discipline, rejet largement partagé chez les linguistes et assumé dès 1866 par les statuts de la Société de Linguistique de Paris¹³.

Cette réorientation correspondrait à un changement de paradigme, puisqu'il deviendrait nécessaire de considérer que la linguistique appartient au domaine des sciences naturelles ; elle serait permise par une « nouvelle synthèse » entre linguistique, biologie et archéologie et la pertinence de la génétique pour la connaissance du langage humain (Auroux, 2007).

Dont acte. En arrière-plan, comment expliquer cette transformation, ce renouveau d'intérêt ? Quelle *logique* reconnaître dans sa mise en œuvre ? Autour de la question de l'origine des langues, il y a toujours eu un mythe. Au siècle dernier, le mythe était en état de latence. En sommeil. En sommeil seulement. Alors, une fois le mythe rappelé (réveillé) sur la foi de propositions intéressantes mais discutables, claironnées par quelques chercheurs dans leurs domaines respectifs, la boîte de Pandore va s'ouvrir et la *refonctionnalisation* de ce questionnement va se mettre en marche. Sont-ce les Chercheurs ou les Médias qui initièrent le

¹³ En 1866, la Société de Linguistique de Paris, nouvellement créée, procède à une mise au point contextualisée à l'attention de ses Membres : *Article II. -- La Société n'admet aucune communication concernant soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle*. Texte refondu en 1876 en un seul article : *Article I. -- La Société de Linguistique a pour objet l'étude des langues et l'histoire du langage. Tout autre sujet d'études est rigoureusement interdit*. Et après ça... plus de cent ans de travaux studieux.

processus ? Entendons par là : qui le firent sortir du milieu volontaire, mais discret et feutré dans lequel, habituellement, se meuvent les Scientifiques ? Cela importe peu. Ce qui comptera, ce sera *l'interaction volontariste* des deux acteurs (les Scientifiques et les Vulgarisateurs) dans cette *refonctionnalisation*. Mais refonctionnaliser un mythe ne se fait pas tout seul ! Il y faut un volontarisme, il y faut des compétences et il faut agir efficacement pour croiser les deux. La validité des propositions données pour être novatrices et, bien évidemment, pour être « scientifiques » étant acceptée *a priori* dans le monde des Vulgarisateurs, l'on va cerner de « *nouveaux paradigmes* » en rapport. En regard de la recherche dite scientifique, ce qui est sous-jacent ici c'est la volonté de transformer en *questionnements pour la « science d'aujourd'hui »* de *grandes questions aporétiques* généralement situées dans un *no man's land* entre science et mythe et adressées à un public plutôt non spécialisé. Dès lors, l'espace médiatique des professionnels de la vulgarisation va s'instituer en caisse de résonance tandis qu'une triangulation se développera autour des *acteurs* nécessaires à cette dynamique (Médias / Scientifiques / Public). De grandes perspectives de « renouvellements paradigmatiques » sont annoncées et affirmées par les organes de la vulgarisation scientifique. Autour des *leitmotive* traditionnels (Savoir – Vulgariser – Faire connaître), tous les outils disponibles sont mobilisés et la refonctionnalisation volontariste du mythe, scandée par un ébranlement périodique orchestré dans le monde des vulgarisateurs, est bien relayée par les médias¹⁴. Désormais, avec l'entrée active des « Scientifiques » dans le jeu il va de soi que les Mages et les Poètes ont quitté la scène. Face à nous, seuls sont présents les « Spécialistes » qui les remplacent en affichant leur fonction de « passeurs de connaissances » avec tout le sérieux de la fonction.

Le politiquement correct est en cours de modification.

Volontarisme

Enonçons maintenant une trivialité : les Vulgarisateurs ne vulgarisent que lorsqu'il y a une activité scientifique vulgarisable à vulgariser !... Bon. Dans ce contexte très particulier, un certain nombre de Scientifiques vont créer des événements en *affirmant* des hypothèses et en *proclamant* des résultats. Et l'articulation recherche – médiation – vulgarisation va se mettre à fonctionner.

Elle *agit*, elle va *occuper le terrain*. Une intense *activité* scientifico-médiatique se développe et un *activisme* adapté se manifeste. Des outils sont construits, des symboles sont élaborés tandis que la triangulation Scientifique – Vulgarisateur – Public va s'amplifier à travers une dynamique où chacun des trois acteurs prend sa force de la présence des deux autres.

L'intéressant ici – en France – c'est que l'initiative aura été amorcée *par le haut* et par les acteurs scientifiques car ce ne sont pas quelques « marginaux » laissés pour compte de l'Establishment académique qui l'ont lancée. Par le haut, avec méthode et volontarisme, une focalisation dirigée vers la thématique de *l'origine des langues et du langage* est proposée aux chercheurs eux-mêmes pour les inciter à percevoir, inscrire et légitimer le thème de cette

¹⁴ C'est ainsi, que sur 20 ans, de l'été 1991 à l'été 2010, sans recherche particulière, j'ai pu inventorier une dizaine de numéros de revues de vulgarisation ou de magazines « grand public » qui ont choisi de faire leur couverture sur ce thème du renouvellement du questionnement sur « l'origine des langues et/ou du langage » : L'Express 21 août 1991 *Ainsi parlaient les premiers hommes* ; Le Journal du CNRS 81, septembre 1996 *Histoire de langues* ; Pour la science, octobre 1997 *Les langues du monde* ; La Recherche 306, février 1998 *La querelle de l'origine des langues* ; Sciences humaines 27, décembre 1999 *Le langage. Origine, nature, diversité* ; Courrier International, mars-avril-mai 2003 *Cause toujours ! A la découverte des 6700 langues de la planète* ; Science et vie 227, juin 2004 *Découvertes : du langage aux langues* ; Manière de voir. Le Monde diplomatique 97, février-mars 2008 *La bataille des langues* ; Les Cahiers de Science et vie 118, août-septembre 2010 *Les origines des langues. Comment elles naissent, comment elles meurent*.

recherche dans l'espace général de leurs représentations du moment. Les symboles et les outils du prestige scientifique sont mobilisés à cette fin. Des hommes de science influents de par leur position, agissent et jouent au/le jeu nouveau¹⁵. Corrélativement, des projets et des travaux ambitieux sont engagés et très vite insérés dans la boucle médiatique¹⁶ par des hommes chargés du pouvoir académique et institutionnel. Les symboles les plus prestigieux de l'imagerie universitaire sont convoqués pour valider l'activité engagée¹⁷ et des lieux mythiques servent de cadre¹⁸... Des personnalités iconiques sont sollicitées et les images des pouvoirs intellectuels médiatisables s'affichent¹⁹. LE nouveau thème de recherche s'installe ainsi comme LE renouveau scientifique... Et, ce qu'on avait déjà appelé LA « nouvelle synthèse » devient désormais LE « nouveau paradigme ». Les financements nationaux et internationaux vont suivre tandis qu'un milieu plutôt jeune, actif, réactif et en début de carrière se construit et se structure autour des nouvelles opportunités qui se profilent ; de son côté, la reprise médiatisée des recherches proposées est bien assurée. En marge de cette explosion, les prises de distance ne sont pas très courantes et les espaces de réflexion pour des confrontations potentielles sont rares²⁰. De toute façon, les positionnements critiques restent pour l'essentiel cantonnés hors de la boucle médiatique car, au sein du monde scientifique ce ne sont plus les pairs contestataires qui sont les interlocuteurs, mais les médias et le public. Nous sommes passés d'une dynamique endocentrée validée par les pairs dans l'espace scientifique à une dynamique exocentrée validable par la conjonction Média – Public.

Le lieu d'un nouveau politiquement correct est désormais créé.

L'histoire pourrait s'arrêter là, mais il y manquerait alors une « morale » – entendons par là une « morale » de convention : celle qui revient à « l'analyse de l'histoire » et non pas à fournir à son propos une évaluation de nature éthique qui trouverait sa place dans l'ordre du « bien » ou du « mal » ! Un peu de recul ne sera pas de trop. Poursuivons.

L'effacement du signe

Tout d'abord, une distinction : il ne faut pas confondre ce qui renaît d'un mythe ancien autour de la question de l'origine des langues avec la construction d'un mythe nouveau autour de l'énoncé de conjoncture, répété *ad libitum*, que la, alors toute jeune, Société linguistique de Paris (fondée en 1864) avait placé dans ses statuts en 1866, et que je rappelle ici : « *La société n'admet aucune communication concernant soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle* » (révisé en 1876). Mais que faut-il entendre ici par mythe nouveau ? Pour mieux percevoir ce qui est en question, une réflexion sémiotique et un détour par Roland Barthes (*Le mythe aujourd'hui*, 1957) sera utile. Voici quelques citations, un peu longues

¹⁵ Pour exemple, des directeurs SHS du CNRS (Jean-Marie Hombert, Alain Peyraube), des chercheurs de tous horizons (Bernard Victorri, Jean-Louis Dessalles), des journalistes scientifiques Jean-François Dortier, etc.

¹⁶ Cf. Par exemple, le programme interdisciplinaire « *Origine de l'Homme, du Langage et des Langues* » (OHLL).

¹⁷ Par exemple, les Conférences de la Cité des Sciences : *Origine et évolution des langues*, Cycle de conférences, du 6 janvier au 17 mars 2005. En partenariat avec le *British Council* et le magazine *Sciences Humaines*, ce cycle est rediffusé dans le cadre du programme « Les chemins de la connaissance », web radio de France Culture.

¹⁸ Par exemple, le Colloque international : *Origine et évolution des langues : approches, modèles, paradigmes* qui se déroulera dans l'amphithéâtre Marguerite de Navarre au Collège de France.

¹⁹ Par exemple, des personnalités académiques de renom international telles que J.-P. Changeux, B. Comrie, C. Renfrew, L. L. Cavalli-Sforza, A. Langaney, W. Croft, W. Labov, G. Sankoff, M. Ruhlen, A. Berthoz.

²⁰ Cependant Auroux (2007) ; Boë, Bessière, Vallée 2003 ; Nicolaï (2000, 2006, 2010), et quelques autres. Voir aussi le numéro 11 (2006) de la revue *Marges Linguistiques* sur le thème : L'origine du langage et des langues ; l'« École européenne d'été : *Histoire des représentations de l'origine du langage et des langues* » tenue à Porquerolles (Var), en 2006.

mais importantes car elles mettent en évidence les caractères essentiels des constructions mythologiques.

Le mythe a pour charge de fonder une intention historique en nature, une contingence en éternité. (853²¹)

Ce que le monde fournit au mythe, c'est un réel historique, [...] ; et ce que le mythe restitue, c'est une image naturelle de ce réel.

... le mythe est constitué par la déperdition de la qualité historique des choses : les choses perdent en lui le souvenir de leur fabrication. (854)

Le rapport qui unit le concept du mythe au sens est essentiellement un rapport de déformation. (835)

... le mythe est une parole volée et rendue. Seulement la parole que l'on rapporte n'est plus tout à fait celle que l'on a dérobée : en la rapportant, on ne l'a pas exactement remise à sa place. (838)

...en général, le mythe préfère travailler à l'aide d'images pauvres, incomplètes, où le sens est déjà bien dégraissé, tout prêt pour une signification : caricatures, pastiches, symbole, etc. (839)

[Le mythe] abolit la complexité des actes humains, leur donne la simplicité des essences, [...] il organise un monde sans contradictions parce que sans profondeur, un monde étalé dans l'évidence, il fonde une clarté heureuse ; ...

... les choses ont l'air de signifier toutes seules.

Les hommes ne sont pas avec le mythe dans un rapport de vérité, mais d'usage : ils dépolitisent selon leurs besoin ; il y a des objets mythiques laissés en sommeil pour un temps ; ce ne sont alors que de vagues schèmes mythiques, dont la charge politique paraît presque indifférente. (854)

Alors, maintenant... En sachant que la dénonciation des mythologies ne peut pas ne pas être aussi une élaboration mythologique. Qui joue et qu'est-ce qui se joue dans les élaborations mythologiques ? Sommes-nous condamnés à construire des mythologies et à composer avec elles ? Comment se situent-elles par rapport au *politiquement correct* ?

La mise en signification

Revenons-en à l'énoncé de l'Article 2 de la S.L.P. devenu un symbole « exemplaire » à stigmatiser dans une pseudo-bataille pour reconnaître le « droit à la scientificité »²² de la recherche sur l'origine des langues. En tant qu'objet mythologique ce n'est pas un *signe*, ce n'est qu'un *signifiant*... C'est une forme quasi vide de sens, disponible pour manifester un concept mythologique. Sémiotiquement, il y a là ce double jeu du signe : *signe* de ce qu'il dénote et *signifiant* disponible pour un concept à préciser. De fait – et je reprends ici une image de Barthes – je regarde à travers la vitre embuée... je vois le paysage et je vois la vitre. Dans les deux cas nous sommes là en tant que participants à la construction de la signification

²¹ La pagination renvoie à : Roland Barthes, *Œuvres complètes 1 (1942-1961)*, Seuil.

²² Dès lors qu'on imagine – ne serait-ce qu'en tant que boutade – invoquer un tel droit, comme l'on invoquerait celui des peuples à disposer d'eux-mêmes, celui des femmes à l'avortement ou celui des enfants à l'éducation, ou celui des mourants à l'euthanasie, l'on est dans le cadre de l'idéologie.

mythologique. Alors, dans notre cas d'espèce, quel est donc le *concept* qui est attribué au nouveau signifiant *Article 2 de la S.L.P.* ?

Sachons que *Je* peut toujours en « proposer » un, tiré de *mon* expérience subjective et de *mon* histoire, certes ! Mais *Nous*, peut aussi en « reconnaître/retrouver/construire » un, tiré des (de *nos*) énoncés proférés à son propos. De fait, les deux procédures *font sens* puisque *Je* (avec toute la subjectivité qu'il contient), comme *Nous* (avec son intersubjectivité et sa conventionalité) sommes partie prenante de cette *construction du sens* à partir des formes signifiantes disponibles. Cependant, c'est ce qui se passe dans l'espace du *Nous* qui va importer ici.

Mais tout d'abord, un peu d'ordre. Catégorisons encore une fois. Trois types d'énoncés conduisent à des proférations à propos des développements actuels sur « l'origine des langues » :

- énoncés *idéologiques... signifiants* disponibles à toutes fins ;
- énoncés *engagés... orientés* sur le sens du *dit* ;
- énoncés *distants... focalisés* sur la *construction sémiotique*.

Voici donc quelques illustrations²³ qui les exemplifient :

- Énoncés à dominance *idéologique...*

Jean-François Dortier : *Au XIXe siècle, les théories et les hypothèses étaient si nombreuses et farfelues que la Société linguistique de Paris décida en 1866 de renoncer à toute publication sur le sujet. La question des origines du langage restera au ban de la communauté des linguistes pendant presque un siècle. (L'homme, cet étrange animal : Aux origines du langage, de la culture, de la pensée, Éditions Sciences Humaines, 2004)*

Françoise Monier : *A cause d'une erreur de jugement de la très académique Société de linguistique de Paris, qui décrète, en 1866, que les débats sur les origines du langage sont exclus de leurs travaux, alors qu'il s'agit d'un thème fondamental. (L'Express 21 août 1991, « Ainsi parlaient les premiers hommes »)*

Sur la piste d'une hypothétique langue mère : Les « Homo-sapiens » parlaient-ils une langue évoluée avant de quitter leur berceau africain ? Les idiomes actuels dérivent-ils de ce proto-langage ? Les linguistes, mais aussi les préhistoriens et les généticiens, débattent de ces questions sur nos origines... Fadaïses, absurdités, non-sens. Dans la communauté des linguistes, les travaux sur l'origine du langage et des langues ont, longtemps, été frappés du sceau de l'hérésie. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les statuts de la Société linguistique de Paris (S.L.P.), fondée en 1866 : l'article 2 de son règlement dispose sans ambages que « aucune communication concernant soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle » n'est admise. Depuis, une part de ces tabous sont tombés. Même si d'importantes controverses subsistent. (Le Monde du 16.08.05)

Jean-Marie Hombert : *Lorsqu'en 1866 les vénérables membres de la Société linguistique de Paris décidèrent d'exclure de leurs débats la problématique de l'origine du langage, nul n'aurait pu prévoir que cette question allait susciter tant de passions plus d'un siècle plus tard. (4^e de couverture de Aux origines des langues et du langage, Fayard, 2005)*

Alain Peyraube : *ces deux questions, de l'origine du langage et de celle des langues, sont bien l'objet, depuis une dizaine d'années, de recherches en nombre croissant, et de plus en plus fécondes. Il est loin le temps où la puissante Société de linguistique de*

²³ Les éléments « typiques » sont mis en gras.

Paris interdisait à ses adhérents, en 1866, de débattre de ces thèmes. (*L'origine des langues et du langage*, Sciences Humaines 27, décembre 1999)

– Énoncés à dominance engagée...

Exposé (B. C.) : *Je vais ... commencer par **une curiosité scientifique, à laquelle il est souvent fait référence.** Cette curiosité date de 1866 et elle exprime en réalité la position officielle de la science linguistique, jusqu'à ces dernières années, quant à la question de la langue originelle. L'article 2 de la Société de Linguistique de Paris ... stipule qu'elle n'acceptera aucune communication touchant l'origine des langues ni les propositions de langue universelle. Cet article a été rapporté, mais **l'interdit a en réalité continué à fonctionner jusqu'à une époque récente.** Il ne s'agissait pas seulement de protéger la Société et son Comité de lecture des délires graphomaniacs des glossophiles, ces amoureux éconduits de la linguistique. Cet interdit signifie tout autant que **les deux sujets en cause ne sont pas et ne peuvent être des sujets scientifiques. La question de l'origine des langues est une question propre à faire délirer.*** <http://www.anthropologieenligne.com/pages/avbabelR.html> (consulté le 19/11/10).

Jean Le Du : *On se souvient que l'article 2 des statuts de la Société Linguistique de Paris (1866) stipulait qu'aucune communication concernant l'origine du langage ne serait admise en son sein. La linguistique naissante avait alors besoin, pour se développer, de se démarquer des préoccupations métaphysiques qui baignaient toutes les réflexions sur le langage. **Ce temps est bien révolu, grâce aux avancées de la paléo-anthropologie, de l'archéologie, de la génétique et de la linguistique.*** (*Etudes Celtiques* 35 : 351-358, 2003)

Énoncés distants...

Sylvain Auroux : *En matière de recherches linguistiques, le nombre de travaux sur l'origine des langues et du langage est, depuis une trentaine d'années, exponentiel. Mais un point crucial n'a été que rarement abordé, celui du rapport entre l'état de la recherche contemporaine et ce fait unique dans l'histoire des sciences humaines : en 1866, les recherches sur l'origine des langues faisaient l'objet d'un interdit par la Société de linguistique de Paris. (4^e de couverture de *La question de l'origine des langues*)*

A partir de ces exemples, si l'on en revient à Barthes, il est loisible de cerner le *concept* sous-jacent à la *mythologie* qui nous intéresse. C'est un concept double : « *Oppression et arbitraire* ». Sa reconnaissance en tant que *concept* va de soi car elle découle directement des énoncés idéologiques préalablement proférés. En effet :

Comment, nous, acteurs du 21^e siècle, dynamiques, ouverts, conscients et non naïfs, pourrions-nous ne pas nous démarquer vivement de ceux-là qui, stigmatisés à travers des qualifications et des assertions telles que : « La Société de linguistique de Paris : **la très académique...** » ; « **les vénérables membres de la Société** » ; « L'article 2 : **une curiosité scientifique**²⁴ », nous sont donnés comme les « doctes » d'un autre âge.

Comment ne pas se réjouir, aujourd'hui « **que ce temps soit bien révolu, grâce aux avancées de...** » ; « **qu'une part de ces tabous sont tombés !** ».

Comment ne pas s'élever contre les « *erreurs du passé* », contre « **l'erreur de jugement, le décret sans appel, l'exclusion** »... D'autant plus que cela se passait « hier », que tous les médias le disent aujourd'hui dans le même temps que l'on constate un important

²⁴ Certes, en 1866, alors appuyée sur ses deux ans d'âge, c'est sans doute une rhétorique du type : « *la jeune et dynamique...* », « *la volontaire société appuyée sur les nouveaux paradigmes en train de s'affirmer...* », que l'on aurait entendu si, à cette époque, avait existé la bulle médiatique dans laquelle se trouvent aujourd'hui scientifiques et vulgarisateurs.

investissement financier et institutionnel ! Et pour doubler cette légitimité historique d'une légitimité scientifique, comment ne pas reconnaître, en raison du re-fondement actuel annoncé dans les domaines « de pointe » de la connaissance, que... **l'origine du langage est une problématique (essentielle) !** Que **l'origine du langage est un thème fondamental.**

Dès lors, comment ne pas juger normale la « juste revanche » de *la question de l'origine des langues* alors qu'il nous est affirmé que, pendant si longtemps elle a été... « **mise au ban de la communauté des linguistes, frappée du sceau de l'hérésie !** » Notre réaction ne peut qu'être immédiate. La voici : il est *légitime* et *normal* de *lutter contre l'oppression et l'arbitraire* symbolisé par cet « article 2 de la S.L.P. ».

Un nouveau politiquement correct est maintenant institutionnalisé.

Nous sommes bien là dans un espace sémiotiquement complexe, discursif et gesticulatoire au sein duquel se développe le *concept* dont nous assumons la « réalité » mythologique. L'Article 2 n'est plus la simple trace d'un moment de l'histoire de la linguistique dans une éphéméride, il est devenu un *signifiant* que l'on choisit explicitement pour soutenir un *concept*. Mais la caractéristique *intéressante* de l'affaire, c'est que nous sommes partie prenante de ce NOUS. En effet, nous sommes toujours au cœur d'une mythologie. Les concepts mythologiques ne peuvent pas se refuser car, à la fois, ils sont *en NOUS* et ils nous *enserrent*. *Re-historicisés*, ils fournissent des conditions de la construction du sens, de la transformation / création des signes. Le travail volontaire de construction mythologique revient à créer, rendre légitime, et finalement, rendre transparent le cadre de travail qui justifiera l'action conduite en son lieu. Sa fonction est stratégique. La mythologie fonctionnera d'autant mieux qu'elle n'est pas reconnue en tant que mythologie.

Il en va de même pour le *politiquement correct*.

Alors, si l'on veut bien analyser l'émergence du questionnement sur l'origine des langues, on postulera qu'il procède de trois dynamiques.

1. Celle de la construction mythologique

- La notoriété et le prestige académique comme ressources d'image,
- l'activisme médiatique comme vecteur de développement,
- la fonctionnalisation des mythologies de la vulgarisation scientifique comme logistique,
- l'auto-validation de la recherche par les acteurs de cette recherche comme base de référence.

2. Celle de la construction économico-financière

- La prise d'un pouvoir institutionnel, puis en filant une image économique :
- l'analyse du « marché » et le *lobbying* corrélatif,
- la création de « valeurs » dans le circuit d'échange,
- la « mise en bourse » du « capital » accumulé,
- la « réintégration des bénéfiques » pour « dynamiser l'entreprise ».

3. Celle des stratégies d'existence des acteurs de la recherche.

- Possibilités d'action contraintes par le thème mais stabilisantes,
- opportunités de « développements de carrière »,
- « mise en faisceau » avec d'autres mythologies corrélatives,
- magnification d'une œuvre collective et d'un renouvellement scientifique.

Détaillons un peu. Au niveau du symbolique, une construction mythologique nouvelle volontairement développée autour du thème de cet *Article 2 de la S.L.P....* (qui n'en

demandait pas tant !) se greffe sur un vieux mythe. La construction mythologique nouvelle est alors un outil qui, dans l'espace social considéré, permet de légitimer, de justifier et de *réactiver* le mythe ancien. Ce qui la renforce *de facto*.

La réhabilitation engagée passe à la fois par :

- 1) la stabilisation de la dimension idéologique du mythe,
- 2) la convocation d'autres représentations mythiques corrélatives telles que « l'excellence », la « nouveauté » et la « scientificité »,
- 3) une mobilisation suffisamment importante et « crédible » du monde académique pour dégager des financements substantiels, nécessaires pour l'ancrage matériel et humain du projet dans l'espace économique,
- 4) la réorientation corrélative de perspectives de recherches concrètes dans un contexte naturel de nécessité et d'ouvertures opportunistes.

Le politiquement correct est patent.

VI. Samedi : Récréation... ou Faire avec le mythologique

Dans ce cercle dont nous ne pouvons sortir, comment agir. Une dynamique possible : jouer la réflexivité ; reconnaître le *mythologique* et le « mythologiser ». Autrement dit, appliquer une contrainte sémiotique sur la construction idéologique.

On aura vu que la dynamique de la construction mythologique autour de l'Article 2 de la S.L.P. montre l'idéologie (*donnée comme « naturelle »*) et son pouvoir. Ceci étant, *introduire* des significations, *jouer* avec les symboles, *composer* avec des mythologies relève du fonctionnement normal du langage. Cela fait partie de la dynamique de communication normale des humains, clivés dans leurs pratiques. Le langage est toujours à double-fond car on (re)structure le monde en parlant, on (re)crée un espace de fonctionnement. Pour chaque *volontarisme* activé ou affiché, il y a un *volontarisme* en retour qui recompose le *hic et nunc*.

Les acteurs de la communication sont bien évidemment dans leurs langues : on ne peut pas ne pas *signifier*, on ne peut pas échanger des signes sans modifier leur sens.

En tant qu'acteurs de la communication, l'on ne peut pas ne pas se *présenter* dans l'échange et l'on ne peut pas ne pas *représenter* au moment même où nous *re-présentons* à la fois nous-mêmes et nos expressions communicationnelles dans un cadre qui *donne sens* à l'ensemble²⁵.

Sémiotiquement, la fonction mythologique, ce pourrait être le *sine qua non* de la création des signes. Nous *représentons* sans nécessairement savoir ce que nous représentons puisqu'on peut très bien représenter à son insu ; et l'on représente probablement toujours quelque chose à son insu.

Les signes, générés au cours du procès de sémiotisation, *représentent*. Les acteurs qui actualisent ce procès, *re-présentent*, *se présentent* et *représentent* dans un même mouvement. A travers ces activités de *présentation* / *re-présentation*, les *acteurs* que nous sommes ne peuvent pas ne pas se poser stratégiquement dans le cadre communicationnel postulé et toujours redéfini en situation, à l'intérieur duquel l'échange se manifeste.

La circularité en tant qu'image fondatrice (signifier... intégrer l'acteur... *former* du sens... exclure l'acteur... créer des signes... signifier...) est normale et patente.

²⁵ Cf. Nicolăi, 2011.

VII. *Dimanche* : Histoire sans fin

Et le *politiquement correct* ? En fin de compte, il est partout et, comme je l'ai suggéré, c'est sans aucun doute une condition de nécessité du fonctionnement ordinaire de l'humain.

Il est dans le détournement situationniste. Dans l'humour comme (re)construction sémiotique et travail sur les *mythologies*... L'humour dit « de bon goût » comme celui dit « de mauvais goût ». L'humour exclu, comme le récupéré. L'humour « gentil », l'humour « méchant ». Il y a un *politiquement correct* de rupture sociale ; il y a un *politiquement correct* de nécessité sociale. Au même titre que les publications sur *l'origine des langues*, le thème du *politiquement correct* peut faire gagner de l'argent – ce qui n'est pas si mal ! Par ailleurs, parler du *politiquement correct* peut être *politiquement correct*. Enfin, le thème du *politiquement correct* est aussi un thème mythologique.

En conséquence, on comprend qu'il n'est ni à stigmatiser, ni à encenser. Que des linguistes aient agi pour le manipuler afin d'atteindre leurs objectifs comme le montre cette étude de cas n'est ni plus ni moins qu'un avatar de la communication d'aujourd'hui. Et *aujourd'hui* est tout simplement ce qu'il est. Dès lors, le *politiquement correct* est seulement à appréhender, à objectiver et à analyser en tenant compte de la récursivité qui l'introduit dans sa critique même. C'est pourquoi il n'est pas dit que les variables conjoncturelles qui se manifestent dans la dynamique d'émergence que j'ai ici prise en exemple soient très différentes de celles actualisées à l'avènement du paradigme structuraliste du 20^e siècle. Le structuralisme affichait, lui aussi, ses *révolutions coperniciennes*. Sauf que, peut-être, la variable *manipulation mythologique* et la variable *manipulation médiatique* sont davantage objets d'attention et de pratiques instrumentalisées dans la conjoncture actuelle, en raison de l'existence d'autres moyens et d'autres mythologies. Si le niveau de médiatisation et de refonctionnalisation des mythes potentiellement intéressants est sans doute historiquement et conjoncturellement déterminé, il est peu probable que les variables introduites dans le jeu soient différentes.

Ainsi, la réflexion utile ne porte sans doute pas sur la stigmatisation de ces variables mais sur la reconnaissance et l'analyse de la manipulation qui en est faite, sur la conséquence de cette manipulation sur les directions de recherche, l'évolution des connaissances et encore sur la capacité des chercheurs à développer réellement une réflexion critique et à conserver une distanciation par rapport à elles. Dès lors, pour bien finir la semaine, un possible « exercice d'école » pour les jeunes chercheurs d'aujourd'hui :

Énoncé : En vous appuyant sur ce qui précède et en le mettant en question si nécessaire,

- vous *rendrez compte* de la construction de la saga contemporaine de « *l'origine des langues* » dans la recherche contemporaine ;
- vous analyserez ses *implications* pratiques, théoriques et idéologiques ;
- Vous retrouverez *en quoi* elle transforme et stabilise à la fois un jeu sur le *politiquement correct* par la simple modification des valeurs affectées à ses variables ;
- Vous vous demanderez *dans quelle mesure* l'activisme introduit « par le haut » dans la sphère des Scientifiques correspond ou non à une manipulation consciente dans le procès de modification des propositions 'politiquement correctes' antérieurement admises.

Bibliographie

AUROUX S., 2004, « *Le linguistiquement correct* », Séminaire de l'ISH « Épistémologie et méthodes en sciences humaines » (11 mars 2004).

- AUROUX S., 2007, *La question de l'origine des langues, suivie de l'historicité des sciences*, Paris, PUF.
- BARTHES R., 1953, *Le degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil.
- BARTHES R., 1957, *Mythologies*, Paris, Seuil.
- BARTHES R., 1975, *Barthes par lui-même*, Paris, Seuil.
- BOË L.-J., BESSIERE P. et VALLEE N., 2003, « When Ruhlen's « mother-tongue » theory meets the null hypothesis », Communication au *Congrès International des Sciences Phonétiques*.
- DEWITTE J., 2007, *La pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit. Essai sur la résistance au langage totalitaire*, Paris, Michalon.
- HUYGHE, F. B., 1991, *La langue de coton*, Paris, Lafont.
- KLEMPERER V., 2003, *Lti, la langue du IIIe Reich*, Paris, Agora.
- NICOLAÏ R., 2000, *La traversée de l'empirique : essai d'épistémologie sur la construction des représentations de l'évolution des langues*, Paris, Ophrys.
- NICOLAÏ R., 2006, « Origine du langage et origine des langues : réflexions sur la permanence et le renouvellement d'un questionnement des Lumières », dans *Marges Linguistiques*, 11, *L'origine du langage et des langues*, pp. 93-129.
- NICOLAÏ R., 2007, *La vision des faits*, Paris, L'Harmattan.
- NICOLAÏ R., 2010, « Origine et évolution des langues. Débat sur la construction des connaissances à travers l'analyse d'un ouvrage », dans *Natures Sciences Sociétés* 18, pp. 179-186.
- NICOLAÏ R., sous presse, « Espace de variabilité, dimension du paraître et dynamique des acteurs », dans G. Siouffi (éd.) *Modes langagières dans l'histoire*, Paris, Champion.
- NICOLAÏ R., 2011, *La construction du sémiotique. Sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs de la communication*, Paris, L'Harmattan.
- NIETZSCHE F., [1873], *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, dans *Œuvres (I)*, Éditions de La Pléiade, Paris.
- ORWELL G., 1972 [1949] 1984, Paris, Gallimard.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoît Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : André Batiana, Jacqueline Billiez, Véronique Castellotti, Robert Chaudenson, Christine Deprez, Jean-Michel Eloy, François Gaudin, Caroline Juilliard, Philippe Lane, Gudrun Ledegen, Isabelle Léglise, Marinette Matthey, Mwatha Ngalasso, Isabelle Pierozak, Marielle Rispail, Richard Sabria, Laurence Vignes.

Laboratoire LiDiFra – Université de Rouen

<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425